

NORFOLK

DU MÊME AUTEUR

L'Homme ouvert
Fautrier
Éditions Chatelain-Julien, 2002

Fuir les forêts
Seuil, 2006

Fiction & Cie



Fabrice Gabriel

NORFOLK

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN: 978-2-02-103059-4

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

www.fictionetcie.com

À Frédérique

Nous traversâmes la ville
Et rencontrions souvent
Des parents des amis qui se joignaient
À la petite troupe des morts récents
Tous étaient si gais
Si charmants si bien portants
Que bien malin qui aurait pu
Distinguer les morts des vivants

APOLLINAIRE

Chapitre premier

Au moment de monter dans la navette qui conduisait les voyageurs vers l'avion prêt à décoller, Gilles vit apparaître dans le ciel, souriant et soudain, le visage de sa sœur. Sa sœur? L'avion était posé sur le tarmac comme un vieux jouet, une maquette de la marque Heller, peut-être, pareille à celles qu'il construisait dans son enfance, les salopant toujours de trop de traces de colle, luttant surtout pour ne pas céder à cette tentation, banale, qui continuerait de le poursuivre longtemps : laisser tomber. La seule maquette qu'il achevât jamais fut une réplique en miniature de la fusée Apollo, peut-être bien la septième, en tout cas un petit objet absurde, bizarre et beau, qui cachait dans son ventre de plastique lisse les dizaines de pièces qu'il avait fallu assembler pour parvenir, enfin, au résultat d'un bibelot parfaitement vain, décoré sur son flanc d'un minuscule drapeau américain. On ne voyait rien des rouages, tout

le travail était caché, les maladrresses inaccessibles : c'était merveilleux.

Gilles allait embarquer. L'air était bleu, sec, le vent pourtant léger l'avait saisi, à l'extérieur, comme un soulagement : fini le brouhaha de l'aéroport, ses boutiques pleines d'objets inutiles, ses adieux qui s'étirent, s'étiolaient parfois jusqu'à l'écœurement. On était dehors, dans le bourdonnement tellement plus excitant de l'avion prêt à s'envoler, et dans ce décor soudain plus simple, ordonné en lignes claires, qui rendait possible l'idée presque nette d'un horizon, Gilles se répétait à voix basse, comme un refrain, une petite musique de montre suisse, le mot rare et marrant de « tarmac » : tarmac, tarmac, tarmac... C'était un mot qui le ramenait au souvenir de vieux journaux télévisés, des histoires d'otages qu'on délivre, ou d'équipages prisonniers, des images sans dates précises, tremblées, nerveuses, revenues peut-être de la fin des années soixante, du tout début des années soixante-dix (le temps déjà lointain de sa première enfance).

Gilles avait en poche un roman qu'on lui avait offert, sans doute pour la malice, assez douce, de son titre : *Je te trouve un peu pâle*. À la main son passeport, avec sa photo un peu hâve, en effet, qui lui faisait des yeux très gris. Pas d'autre bagage à enregistrer que sa valise neuve, rouge, qu'il avait mis du temps à choisir, puis à remplir, presque à composer, et qui devait se trouver déjà dans

la soute, jetée là sans ménagement, échouée peut-être au bout d'un tapis roulant. Gilles avait beaucoup hésité avant d'inscrire une adresse, le nom d'un lieu sur l'étiquette. Il lui avait semblé qu'il allait partir pour nulle part, et c'était en train d'arriver, dans la pureté laquée d'un ciel de début d'automne, cassant, sans arbres, parfait. Presque parfait : dans ce miroir sans nuages, comme pour tout gâcher, il y avait désormais, brutal et serein, le visage de sa sœur, l'aînée, Ida.

2

Ida dans le ciel regardait Gilles et lui souriait. Que faisait-elle donc là ? Plus encore que son apparition, ce qui intriguait Gilles était que sa sœur eût, pour lui dire au revoir, le visage exact de ses dix ans, le même qu'il avait vu depuis toujours sur la table de nuit de ses parents, dans un cadre d'or simple, assez joli, à peine un peu fané. C'était une photographie en noir et blanc, prise à l'occasion d'une fête de famille, au début d'un été, la qualité de la lumière, d'un blanchâtre doux, presque jaune, de juin, le laissait deviner. Ida s'était fabriqué une couronne de fleurs, des roses, qu'elle portait fièrement, ainsi qu'une robe de princesse à col de dentelles froufrouantes... Comme elle avait dû l'aimer ! Elle fixait l'objectif avec l'intensité spéciale

de son regard (très vert, cela aussi, on pouvait presque le deviner), un regard qui ne changerait jamais, même quand l'adolescence viendrait troubler les rêves de la petite fille sage et si fragile, qui pleurerait trop vite, pour un rien. Sur le portrait, pas de larmes : Ida souriait, et la tristesse qu'on voulait y voir appartenait seulement aux adultes, à ceux qui savent que la vie est difficile, parfois, pour les enfants trop sensibles, trop intelligents. Et dans le ciel, pas de pleurs non plus : Ida avait ce même sourire faussement serein, cet air de défi calme, presque canin (ou peut-être cervin). Seul le cadre avait changé, c'était maintenant le fond sans limites d'un bleu d'aéroport, qui accueillait comme un linceul ce visage pâle et sans âge, cette sœur aux longues boucles brunes, au teint tellement clair... Si présente, en vérité, qu'elle allait, pensa Gilles, se mettre à parler. Il la regardait, fasciné. Quel augure, dans ce portrait ? L'annonce de quelle catastrophe, de quel retour ? Le visage d'Ida semblait avoir été colorisé, comme les images de ces films d'autrefois qu'on espère rajeunir, pour les rendre plus regardables, mais qui deviennent du coup des objets sans date, artificiels et kitsch, d'une fausseté très étrange. Ida avait donc les lèvres un peu trop rouges, et même un peu myrtille, puis framboise, choquantes au milieu de tant de douceur. La merveille était en même temps que ce visage changeât : tandis que Gilles le fixait, stupide, les teintes s'étaient mises à s'atténuer,

elles s'estompaient, c'était sûr, et c'était magique, Ida devenait de plus en plus pâle – « heller und heller », disait en allemand un poème qu'ils avaient appris ensemble, autrefois. Ida était tout simplement en train de passer : elle se fondait dans le ciel, absorbée par le grand buvard bleu qui faisait à sa tête une couronne incongrue. Il y eut quelques oiseaux. Juste avant de disparaître, elle prononça ces mots (mais n'était-ce pas un songe ?) : « Tu vas vieillir, Gilles. »

3

Vieillir, Gilles le voulait bien : ce pouvait être une autre façon de voyager. Le voici maintenant dans l'avion qui décolle, le portrait de sa sœur a fini de s'estomper, et tandis que l'éther du plein vol approche, que le blanc remplacera bientôt le bleu du hublot, il se dit qu'il va falloir dormir, laisser reposer cette apparition, la comprendre plus tard (peut-être). Ce n'est pas si facile, le vol n'est pas si monotone, les hôtesses invitent sans cesse à manger, à boire, et l'on peut acheter pour se distraire des réserves de cigarettes, de grosses bouteilles d'alcool, des flacons d'eau de toilette aux noms les plus divers. Mais à qui les offrir ? Ida portait dans son adolescence un parfum qui s'appelait « Eau de Lubin ». Gilles, se trompant de lettre, avait cru longtemps qu'il

s'agissait de lupins, et ce mot de lupin, cette idée d'une plante devenue eau, cachée dans quelque flacon de verre, s'évaporant ensuite pour disparaître, continuait de le faire rêver, comme on rêve en voyage. L'avion ressemble pour cela au sommeil, et même, quand on y traverse longtemps les mers, la nuit, à une espèce de chambre noire : de l'océan traversé, invisible, surgit parfois un fantôme pluvieux, une image qu'on n'attendait pas. On croit lire, on s'endort, puis on rêve. Et le temps se contente de passer.

Gilles ne dormait pas. Dans l'avion assoupi, à la lumière de ces veilleuses qui meurtrissent les pages lues d'un drôle de glacié amer, ocre jaune, il pensait simplement, comme un passager ordinaire, à la destination de son voyage. Et il pensait encore au visage impassible d'Ida, le jour des obsèques de l'oncle Jacob, quelques semaines plus tôt, un jour de juin caniculaire, sans nuage pour attendrir le ciel pur au-dessus du crématorium. Les gens portaient des lunettes de soleil, qui les gardaient de la lumière, des larmes, du bref éclat des flammes. C'était un feu sec et pâle, en vérité presque sans couleur, dans cet après-midi de début d'été trop chaud. Gilles se souvenait de la cérémonie comme d'une scène silencieuse, inédite, quelques fourmis s'égarant sur le sol dur et dallé de l'endroit (il n'en retrouvait même plus le nom). Merci pour le blanc, aurait dit l'oncle, délirant, juste avant de s'éteindre...

S'éteindre? Ida était là, elle avait eu le droit de sortir, elle n'avait pas pleuré.

Le blanc, Lubin, Lupin... Les mots se mélangeaient comme des flammes, dansaient dans la tête de Gilles une drôle de valse lente, ou un grand tango macabre, juste à l'entrée du sommeil. Lubin était aussi le nom d'un ami de l'oncle, une connaissance de jeunesse, depuis longtemps perdue de vue : Lubin, Alfred Lubin, un poète et photographe, personnage à la nationalité floue, à la santé fragile, exilé de toujours, dont les quelques livres étaient devenus presque introuvables (de minces plaquettes élégantes, souvent illustrées d'images en noir et blanc, clichés de masques, d'objets rares, d'animaux naturalisés). Deux ou trois d'entre eux avaient été traduits par Jacob lui-même, sous le pseudonyme de Jacques de Marsalle, et publiés à Paris, chez un éditeur modeste, mais réputé : *Ma vie*, *Sur la neige*, *Les Heures graves*...

La voix trop aiguë d'une hôtesse annonça des turbulences. Il fallait s'attacher. Gilles essaya de reprendre encore une fois son livre, sans réussir à passer le cap de quelques lignes, égaré dans sa lecture par des rêveries confuses, le souvenir de Jacob, l'inquiétude aussi de ce ciel au dehors qu'on ne voyait plus. En vain guettait-il au hublot le reflet lointain de la mer : l'espace était sans fond, dans le miroir sans tain du monde, air et eau mêlés, tranchés d'un seul coup d'aile – le fil d'un coupe-papier. Alors, dans l'enveloppe qui lui servait de

marque-page, ayant provisoirement renoncé au roman, et déposé du coup *Je te trouve un peu pâle* dans le filet du siège devant lui, il finit par reprendre la lettre de son oncle, une lettre, la dernière, dont il connaissait par cœur le contenu, ou du moins les premiers mots.

4

Cette lettre, disait l'oncle Jacob, qu'on appelait plutôt Job, et qui signait volontiers Jacques, est écrite par un mort. C'était un mort au ton doux, qui parlait de son chien Max et de ses chats, de la lumière aussi du matin, à l'est, sur le petit jardin aux pensées, aux iris, aux acacias. Bien sûr, c'était une lettre d'adieu, éblouie à chaque mot par une maladie qui ne s'arrêterait plus, lancée comme le jour qui mange tout, dans une maison sans volets (c'était bien cela). Il restait à Job un peu d'ombre encore, et assez de vie pour écrire quelques conseils : ne pas avoir peur des fantômes, ni des enfants, rester fidèle aussi à certains souvenirs (celui d'un livre offert autrefois pour un anniversaire, par exemple, et qui vaudrait dès lors pour une bible, pour toujours ; un livre qui vaudrait de l'or : *L'Île au trésor*). Il restait à Job assez d'encre, surtout, pour raconter comme un aveu posthume, un peu bizarre, peut-être factice, une histoire ignorée du reste de la famille, quelque chose

comme un court roman d'amour, une romance dont il annonçait le récit par une citation en anglais, sans donner le nom de son auteur, évidemment, puisque, même à demi mort, il continuait d'être un peu snob, et joueur : « Is sorrow not, one asks, the only thing in the world people really possess? » (Le chagrin, on peut se le demander, est-ce que ce n'est pas la seule chose au monde qu'on possède vraiment?)

Job avait connu Jill pendant ses quelques années de séjour en Amérique, du temps de sa trentaine, ou peut-être au-delà : l'âge de l'oncle était tabou, et sa mort même n'avait rien résolu. À cette époque aussi, semble-t-il, il était devenu l'ami de Lubin, Alfred Lubin, le poète fantôme, lequel avait ouvert une galerie dans le sud de la ville, en compagnie d'un associé du nom de Robin (à moins que Robin ne fût une femme, les précisions manquaient). Job ne décrivait pas vraiment Jill, se souvenait surtout de la nuance extraordinairement pâle de ses yeux vert mordoré, et aussi de son visage de profil, celui d'un bref oiseau gracile, mutique, effarouché... Au moment de leur rencontre, Jill finissait des études longues et sérieuses, dans l'une de ces universités à blasons qui faisaient autrefois de si beaux sweat-shirts, et qui ont parfois de jolis noms. Sa famille était pleine de frères aînés et de cousins riches, blonds, en chemises à rayures et monogrammes, qui impressionnèrent beaucoup Job. L'un d'eux irait pourtant en

prison, pour une affaire de fraude qui fit grand bruit, à la fin des années soixante-dix. Jacob aima l'automne (racontait-il) et surtout l'hiver avec Jill : marcher longtemps dans les rues, puis le Parc, mettre les mains dans les poches de son manteau, la bouche à son oreille, murmurer son prénom, en appuyant un peu trop sur l'initiale, peut-être, pour le prononcer le mieux possible, à l'américaine... Jill ! Mais l'histoire s'était terminée vite, sur un malentendu, comme il arrive souvent. Job n'avait jamais revu Jill, mais il avait reçu d'elle, un an plus tard, alors qu'il était revenu en France, une carte postale de peu de mots. C'était, par un étrange paradoxe chromatique, une reproduction en noir et blanc du fameux *Blue Boy* du peintre anglais Thomas Gainsborough. Job ne voulut y lire aucun signe. Jill lui souhaitait seulement bonne chance, écrivant enfin le mot « love » (on lisait plutôt « louve »). Il fut triste, mais ne prit jamais la peine de répondre.

Le récit s'achevait là, la lettre ne durait pas davantage, ne donnait aucune instruction particulière. L'oncle y avait seulement joint, telle une pièce à conviction, la vieille carte postale à peine cornée, qui paraissait presque trop neuve, du *Blue Boy* sans couleurs. C'était, pensait Gilles, un bout de testament chiffré, sans date, mais non sans mystère : l'encre était effacée autour du timbre, une tête de cerf cornu, *red deer* de vingt cents. Qu'en faire ? L'avion ronronnait bruyamment au-dessus

NOTE

Les citations des pages 21, 51, 90, 132, 160, 171 et 206 sont de Vladimir Nabokov, extraites respectivement de *Pnine* (traduit de l'anglais par Michel Chrestien), *Intransigeances* (traduit par Vladimir Sikorski), *La Transparence des choses* (traduit par Robin Hubert), *Ada ou l'ardeur* (traduit par Gilles Chahine, avec la collaboration de Jean-Bernard Blandenier), *Autres rivages* (traduit par Yvonne Davet et Mirèse Akar), *Rire dans la nuit* (traduit par Christine Raguët-Bouvard) et *Strong Opinions* (traduit par Gabrielle Appelfield).

La *Lettre à un ami* de Thomas Browne est citée dans la traduction de Marc Kuszal; celle du passage de l'essai *Sur les rêves*, du même auteur, est de Dominique Aury.

La chanson *Take Me to the River* (Green/Hodges) est citée dans la version des Talking Heads, interprétée par David Byrne.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2010. N° 103059 (00000)
Imprimé en France